

de l'époque; le savant était l'homme honoré, l'homme saint par dessus tout, l'homme que princes et républiques s'arrachaient à prix d'or, se disputaient presque les armes à la main. L'Italie du XV^e siècle toute entière retentissait des querelles érudites du poggé, de Manuel Chrysolaras, de Pic de la Mirandole, etc. etc.

C'était une efflorescence générale de la littérature et des arts de l'antiquité; les Médicis à Florence, Nicolas IV, plus tard Léon X à Rome fondaient des académies, s'entouraient de lettrés et d'artistes et jetaient l'or à pleine main pour récolter de riches moissons intellectuelles.

Telle était la situation littéraire de l'Italie quand la *furia francese*, bondissant par dessus les Alpes, vint poser un pied à Milan et l'autre à Naples. Il était impossible qu'au contact de cette brillante et savante Italie, notre nation si ductile en quelque sorte, si prompte à s'assimiler les éléments étrangers, ne se modifiât notablement et dans ses idées et dans sa langue, dans sa littérature enfin.

Et c'est ici qu'il nous faut distinguer ce qui nous est venu du dehors de ce qui a son principe au dedans, le mouvement extérieur du mouvement indigène. Jusqu'à la fin du XIV^e siècle la littérature est féodale; tout y est empreint de cette fleur de galanterie, de cet esprit chevaleresque nés de l'exaltation des Croisades. On y sent l'enfance ou plutôt l'absence de l'art, et c'est précisément là ce qui fait le charme de cette littérature. On se prend à regretter la prose enfantine et le récit naïf de Villhardouin et de Joinville, la loquacité vive, abondante, colorée de Froissart; puis on rit aux bonnes saillies d'Ysengra et aux allégories satiriques du roman de la Rose. Mais que l'on regarde au fond de cette littérature : descriptions, sentiments, sa-